



Projections ACRIF-GNCR & AFCAE action promotion 8, 9, 10 janvier 2019 à Paris

Compte rendu rédigé par David Charvet
(LCA/Jeu de Paume - Vizille)

GNCR

LA FLOR – PARTIE 1 de Mariano Llinas

Fiction – Argentine – ARP Sélection – 3h30 – Sortie le 6 mars 2019 – Soutien GNCR
Avec Elisa Carricajo, Valeria Correa, Pilar Gamboa



« La Flor » cambriole le cinéma en six épisodes.
Chaque épisode correspond à un genre cinématographique.
Le premier est une série B, comme les Américains avaient l'habitude d'en faire.
Le second est un mélodrame musical avec une pointe de mystère.
Le troisième est un film d'espionnage.
Le quatrième est une mise en abîme du cinéma.
Le cinquième revisite un vieux film français.
Le sixième parle de femmes captives au 19e siècle.
Mon tout forme « La Flor ».

Un film-fleuve argentin de 14h qui comprend 6 épisodes, découpé en 3 parties par le réalisateur, mais 4 parties par le distributeur du film... pas facile de s'y repérer dans tout ça ! La première partie visionnée ici comprend les deux premiers épisodes, un hommage / parodie des films de genre américains (les productions Roger Corman des années 50 par exemple), et un drame romanesque doublé d'une intrigue farfelue et quelque peu alambiquée.

En préambule, le réalisateur explique au spectateur le projet et ses motivations, un clin d'œil malicieux, bienvenu et pédagogique. Ce sont donc le plaisir du cinéma sous toutes ses formes, la jubilation de raconter des histoires, la présence et le talent des quatre actrices principales, qui ont été le moteur de cette aventure. Et c'est exactement ce que l'on ressent et ce que l'on voit à l'écran ! Cette première saison s'avère plutôt séduisante, mais demande tout de même de la patience de la part du spectateur, ainsi qu'un certain relâchement, une certaine distance pour se laisser aller dans les méandres des histoires proposées.

Le groupe a semblé être satisfait de la qualité de l'ensemble - les noms de David Lynch, Douglas Sirk, Hitchcock (*Vertigo*) ont été cités -, même si le film aurait gagné à être beaucoup plus resserré. Néanmoins le groupe s'interroge sur la capacité de ce projet à toucher réellement le public, en questionnant par exemple le souci de convergence du rythme, de la forme de la série et celui de la sortie en salle de cinéma. Bonne chance à ARP donc, qui fait là un vrai pari de cœur, pour trouver des écrans et des spectateurs !

LES GRANDS SQUELETTES de Philippe Ramos

Fiction – France – Alfama Films – 1h10 – Sortie : avril 2019

Avec Pauline Acquart, Denis Lavant, Melvil Poupaud



À Paris, des femmes et des hommes se perdent dans leurs pensées intimes, amoureuses, sexuelles. Autour d'eux, les bruits du monde disparaissent et les mouvements se figent. Dans ce temps suspendu, le film vacille du cinéma vers la photographie.

Les toutes premières minutes sont exceptionnelles car on découvre avec sidération le dispositif du film. Nous avons affaire ici à une sorte de roman photo au cinéma (les cinéphiles avertis qui connaissent *La Jetée* de Chris Marker savent de quoi il est question). Le film est donc une succession de photos parsemées de très courts plans animés. L'effet est assez hypnotique, d'autant que les plans / photos sont souvent d'une grande beauté plastique, que ce soit pour montrer des paysages urbains, des corps, un visage, un grain de peau, de l'eau qui ruisselle dans le caniveau...

Le film est construit en une suite de séquences assez courtes sans dialogues mais avec une voix off qui exprime le monologue intérieur d'une personne ; les photos à l'écran représentant en alternance les images mentales des personnages, ou eux-mêmes. On s'amuse au passage à reconnaître les figures connues du cinéma d'auteur français qui prennent la pose : Jean-François Stévenin, Denis Lavant, Jacques Nolot...

Les séquences sont nombreuses, donc forcément inégales ; si certaines sont très belles, d'autres touchent moins, selon la sensibilité de chacun. Petit bémol mais pas anodin : les introspections ne respirent pas la joie de vivre, tout tourne beaucoup autour des tourments de la solitude et de la sexualité contrariée (« l'espoir manque, l'amour manque », se lamente t-on), et cela finit par devenir très pesant.

Au final cette œuvre n'a pas suscité d'hostilité, ni vrai enthousiasme au sein du groupe, qui a surtout souligné les limites du dispositif, d'un système qui se répète trop sur la durée d'un long métrage. Pour cinéophile averti.

90'S de Jonah Hill

Fiction – USA – Diaphana – 1h24 – Sortie le 24 avril 2019 – Soutien GNCR

Avec Katherine Waterston, Lucas Hedges, Sunny Suljic



Dans le Los Angeles des années 90, Stevie, 13 ans, a du mal à trouver sa place entre sa mère souvent absente et un grand frère caractériel. Quand une bande de skateurs le prend sous son aile, il se prépare à passer l'été de sa vie...

Un très jeune ado est fasciné par une bande de skateurs plus âgés que lui, car infiniment plus « cool » qu'un frère violent et qu'une mère célibataire trop jeune. C'est l'âge de la sortie de l'enfance, de la perte de l'innocence. Les premières cigarettes, l'alcool, la drogue, le sexe... tout est à découvrir, et tout va très (trop) vite. On pense bien sûr à Larry Clarke (*Wassup Rockers* surtout), en beaucoup moins trash et plus drôle. Tant mieux.

Même si la trame simplissime semble déjà beaucoup vue au cinéma, ce premier film touche juste et fort en célébrant l'adolescence, l'amitié, la liberté, le mélange racial (à l'image de l'excellente bande son qui mêle rock et rap). S'il n'édulcore pas un arrière plan social parfois lourd pour ces jeunes gens, le ton reste celui de la joie, de l'insouciance, de la vie mordue à pleines dents - encore sans smartphones et réseaux sociaux !

Le film a fait l'unanimité dans le Groupe, convaincu notamment par son énergie, les personnages attachants, le scénario sans failles. Un film « recherche » accessible à tous les publics, qui devrait trouver aisément le chemin de nos salles.

BÊTES BLONDES de Maxime Matray, Alexia Walther

Fiction – France – UFO distribution – 1h41 – Sortie le 6 mars 2019

Avec Thomas Scimeca, Basile Meilleurat, Agathe Bonitzer



Fabien a toujours l'air égaré, et même un peu perché, quand il se réveille. Ephémère vedette d'une sitcom des années 90, il perd régulièrement la boule et la mémoire depuis la disparition de Corinne, sa partenaire à l'écran qu'il aimait tant. Plus rien de l'étonne, pas même sa rencontre avec Yoni, un jeune garçon plein de larmes, qui trimballe dans un sac la tête de son amant, beau comme un rêve, troublant comme un souvenir, comme un reproche... Pour Fabien, il est l'heure de remonter le temps.

Il faut un peu de temps pour « entrer » dans cette fantaisie un peu surréaliste, et s'attacher au personnage principal lunaire, un « chien vagabond » selon les auteurs. On fait alors un bout de chemin agréable, au fil de rencontres surprenantes ou de situations absurdes et parfois hilarantes, qui se succèdent de façon fluide, rapide, efficace. Il y a à l'écran de vraies trouvailles comiques et beaucoup de choses à regarder (hommes, animaux, objets...). Image, ambiances, dialogues, mise en scène... tout est très travaillé, soigné (les réalisateurs viennent des arts plastiques et cela se voit).

Malheureusement certaines péripéties sont de trop (l'épisode scatologique par exemple), et tout ne fonctionne pas (la parodie récurrente de la sitcom des années 90 *Hélène et les garçons* tombe à plat). Cela rend l'ensemble beaucoup trop long et les 20 dernières minutes interminables, malgré quelques séquences qui tentent alors de susciter l'émotion. « J'en ai marre de tes conneries » dit Yoni à Fabien vers la fin du film... et nous aussi spectateurs, il faut bien le dire.

Inutile de souligner que le film semble condamné à une audience très limitée, et que le groupe n'a pas du tout été emballé...

AFCAE action promotion

LES TÉMOINS DE LENDSDORF de Amichai Greenberg

Fiction – Israël/Autriche – Condor distribution – 1h34 – Sortie le 13 mars 2019

Avec Ori Pfeffer, Hagit Dasberg-Shamul, Emmanuel Cohn



Yoel est un historien juif orthodoxe, chargé de la conservation des lieux de mémoire liés à la Shoah. Depuis des années, il enquête sur un massacre qui aurait eu lieu dans le village de Lendsdorf, au crépuscule de la Seconde Guerre Mondiale. Jusqu'ici patientes et monacales, ses recherches s'accroissent lorsqu'il se voit assigner un ultimatum : faute de preuves tangibles de la tuerie, le site sera bétonné sous quinze jours... Son idéal de vérité chevillé au corps, Yoel redouble d'énergie : il s'immerge dans des centaines d'heures d'archives classées et auditionne tous les témoins encore vivants. Jusqu'à une découverte qui, l'impliquant intimement, va faire vaciller ses convictions les plus profondes...

Rythmé malgré l'austérité de son contenu (un homme qui travaille en consultant des documents et réalisant des entretiens), bien ficelé, le film est conçu comme un thriller d'investigation traditionnel, et s'inspire de faits historiques bien réels. Le réalisateur, élevé comme un juif pratiquant, fils et petit-fils de survivants de la Shoah, croise donc ici son histoire personnelle. Pour son film, il choisit ainsi de mêler un sujet intime (l'enquêteur découvre la vérité sur ses origines, les non-dits de l'enquête font écho à ceux de sa vie personnelle) et la grande Histoire.

Les sujets abordés sont complexes, fondamentaux - la mémoire, la vérité, les origines, l'identité...-, et cela fait beaucoup pour un seul film, qui donne parfois l'impression de n'effleurer qu'à peine certaines questions, telles la loi du silence, l'antisémitisme de l'après-guerre, la résilience des témoins et survivants... D'où une certaine frustration que peut ressentir le spectateur.

De plus, à vouloir éviter à tout prix d'aller sur le terrain de l'émotion liée à la Shoah, le réalisateur livre un objet plutôt froid, distant, à l'image de son personnage principal pour qui il est difficile d'avoir de l'empathie.

Pour finir sur une note positive, on signalera que d'avoir un aperçu à l'écran des archives de Yad Vashem (un immense lieu de conservation des témoignages liés à la Shoah) est très impressionnant.

SIBEL de Guillaume Giovanetti, Çağla Zencirci

Fiction – Turquie – Pyramide – 1h35 – Sortie le 6 mars 2019 – Soutien AFCAE action promotion
Avec Damla Sönmez, Emin Gürsoy, Erkan Kolçak Köstendil



Sibel, 25 ans, vit avec son père et sa sœur dans un village isolé des montagnes de la mer noire en Turquie. Sibel est muette mais communique grâce à la langue sifflée ancestrale de la région. Rejetée par les autres habitants, elle traque sans relâche un loup qui rôderait dans la forêt voisine, objet de fantasmes et de craintes des femmes du village. C'est là que sa route croise un fugitif. Blessé, menaçant et vulnérable, il pose, pour la première fois, un regard neuf sur elle.

Cette surprenante langue sifflée existe vraiment, dans un village turc, où elle est utile pour communiquer dans la montagne (le film s'ouvre d'ailleurs par un extrait d'un vrai reportage français des années 60 sur le sujet). C'est cette langue et ce village qui ont donné naissance à ce projet ; le couple de réalisateurs y a trouvé toute la matière du film : intrigue, situations, personnages.

Dans un monde cloisonné où les codes d'honneur font loi, où le patriarcat règne (le marquant *Mustang* en était une terrible dénonciation), Sibel échappe au carcan social grâce à son handicap : aucun homme ne veut d'elle, elle a une relation privilégiée avec son père (le personnage le plus nuancé et complexe du film d'ailleurs).

Une paria qui bouscule l'ordre établi... l'idée n'est pas neuve, mais elle est ici magnifiquement illustrée. Les réalisateurs, qui viennent du documentaire, ont su aller à l'essentiel pour évoquer des sujets forts (l'exclusion, l'émancipation), tout en racontant une vraie histoire. Aucune scène n'est gratuite ou inutile, pas de musique... mais la présence magnétique de la forêt et des éléments naturels.

Bien sûr le film doit beaucoup à son actrice, véritable boule d'énergie à la Rosetta, que la caméra ne quitte presque jamais. Elle fait littéralement corps avec elle, avec son visage et sa respiration. Sauvage, indomptable, de la trempe d'une Princesse Mononoké ou d'une Jennifer Lawrence dans *Winter's Bone*, Sibel est, pour reprendre les mots des réalisateurs, « une grande héroïne qui amène du cinéma avec elle ».

Beau sujet, beau personnage et belle réussite.

COMPAÑEROS de Alvaro Brechner

Fiction – Uruguay/Espagne/France/Argentine – Le Pacte – 2h02 – Sortie le 27 mars 2019
Avec Antonio de la Torre, Chino Darín, Alfonso Tort



1973, l'Uruguay bascule en pleine dictature. Trois opposants politiques sont secrètement emprisonnés par le nouveau pouvoir militaire. Jetés dans de petites cellules, on leur interdit de parler, de voir, de manger ou de dormir. Au fur et à mesure que leurs corps et leurs esprits sont poussés aux limites du supportable, les trois otages mènent une lutte existentielle pour échapper à une terrible réalité qui les condamne à la folie. Le film raconte les 12 années d'emprisonnement vécues par trois des figures les plus célèbres de l'Uruguay contemporaine - dont son ancien président José "Pepe" Mujica.

L'histoire vraie du calvaire de trois hommes emprisonnés sous la dictature militaire (1973-1985) en Uruguay. Prisonniers-otages (menacés d'exécution si leurs camarades font une action contre la junte), ces opposants et activistes politiques sont transférés de casernes en casernes, dans des conditions toujours plus sordides ou inhumaines. Le titre du film renvoie bien sûr à l'état d'esprit qui était le leur, cette solidarité qui leur a permis de ne pas devenir fous malgré leurs atroces conditions de détention.

À la manière du *Hunger* de Steve McQueen, le film ne nous épargne rien de l'incroyable calvaire vécu par ces hommes, de ce voyage terrible à la limite de la folie et de ce que peuvent supporter l'esprit et le corps humains. La forme est cependant plus classique, le film se contentant de quelques scènes oniriques et flashbacks pour casser la linéarité du récit. Mais l'essentiel évidemment n'est pas là, *Companeros* a valeur de témoignage, et en ce sens il remplit à la perfection son cahier des charges. Il sait aussi insuffler un peu d'humanité dans le récit avec des scènes touchantes, et finit sur une note d'espoir - la libération de ces hommes qui occuperont ensuite les plus hautes fonctions politiques de l'état redevenu démocratique.

Un film éprouvant, mais nécessaire donc, sur un pays mal connu.

NOS VIES FORMIDABLES de Fabienne Godet

Fiction – France – Memento Films – 1h57 – Sortie le 6 mars 2019

Avec Julie Moulier, Johan Libéreau, Zoé Héran



Margot, Jérémie, Salomé, César, Sonia... Ils ont entre 18 et 50 ans. Tout les sépare, sauf l'urgence de se reconstruire et de restaurer la relation à l'autre que l'addiction a détruite. Solidaires, ils ont comme seules règles, le partage, l'honnêteté, l'authenticité, la sincérité, l'humanité. Une bande incroyable de vivants qui crient haut et fort qu'on s'en sort mieux à plusieurs que seul.

Nous entrons dans une grande bâtisse isolée à la campagne, en compagnie d'une jeune femme d'une trentaine d'années, Margot, et nous n'en sortirons quasiment pas. Margot rentre en cure dans un centre de désintoxication, pour ce qui ressemble à une dernière chance avant l'abîme.

Commence pour elle la difficile épreuve du sevrage, du corps d'abord, de l'esprit ensuite. Dénué de toute péripétie inutile, le film va à l'essentiel et s'apparente à une chronique en vase clos. Celle de la vie d'un groupe de personnes brisées qui réapprennent ensemble à communiquer, à exprimer et partager des émotions, à vivre. Nous sommes dans leur quotidien le plus trivial, au fil des jours puis des semaines, rythmés par des exercices cathartiques et surtout des séances de thérapies collectives souvent éprouvantes.

S'il n'est pas exempt de quelques défauts (des personnages ou des situations plus faibles de ci de là), le film est très vite captivant, et les presque deux heures passent très (trop) vite. On notera notamment l'interprétation remarquable du beau personnage de Margot, la capacité de la cinéaste à faire exister une petite quinzaine de personnages, et à délivrer sans afféteries un message plein d'humanité - la solidarité comme source de thérapie. La mise en scène, plutôt convaincante, sait trouver les bonnes distances dans cet univers clos mais jamais oppressant.

Faut-il enfin souligner qu'il est inutile de se sentir concerné par le sujet pour être séduit et touché par ce film, qui peut être programmé sans modération, et sans intervenant pour un débat sur les addictions !

Voir aussi le compte rendu du visio ACRIRA du 11 décembre à La Turbine à Cran Gevrier.

C'EST ÇA L'AMOUR de Claire Burger

Fiction – France – Mars Films – 1h38 – Sortie le 27 mars 2019 – Soutien AFCAE action promotion

Avec Bouli Lanners, Justine Lacroix, Sarah Henochsberg



Depuis que sa femme est partie, Mario tient la maison et élève seul ses deux filles. Frida, 14 ans, lui reproche le départ de sa mère. Niki, 17 ans, rêve d'indépendance. Mario, lui, attend toujours le retour de sa femme.

Un mari et père de famille aimant voit sa vie basculer avec le départ de sa femme ; il va devoir faire le deuil de son couple tout en gérant la garde de ses deux filles adolescentes, ce qui n'est pas de tout repos bien évidemment.

Cet homme, c'est Bouli Lanners, très convaincant en gentil ours dépassé par la situation, qui tente de faire face sans se noyer totalement, mais sans y arriver non plus. Les autres interprètes sont plutôt justes, tout particulièrement Sarah Henochsberg, au jeu énergique mais très bien maîtrisé.

Paternité, amour filial, couple, adolescence... les sujets ne manquent pas et nous réservent leur lot de péripéties, certaines certes un peu convenues, car le genre est déjà bien balisé. Tout n'est pas d'une grande finesse (l'atelier théâtral où Mario va se reconstruire), mais il faut reconnaître que les personnages sont bien écrits, attachants, que les situations sont crédibles et que l'on ne s'ennuie pas une seconde.

Une gentille comédie de mœurs qui, si elle ne bouleverse pas le genre (surtout en termes de mise en scène, vraiment quelconque), fait passer un très agréable moment. C'est déjà pas mal.